



Petit Courrier des Dames.
Rue Meslée N° 25.

Robe de percale garnie de crevés, Chapeau de gaze orné de branches de Sorbier et de bois.

2183

(II^e. ANNÉE.)

N^o. XXIV.—TOME IV. 185

30 AVRIL 1823.

PETIT COURRIER DES DAMES

OU

*Nouveau Journal des Modes,
des Théâtres, de la Littérature et des Arts.*



Ce JOURNAL paraît tous les cinq jours, avec sept gravures par mois, dont une d'homme.

Prix de l'abonnement : pour trois mois. 9 fr.
pour six mois 18
pour l'année. 36

50 c. de plus par trimestre, pour les départemens.
1 fr. *idem* pour l'étranger.

ON S'ABONNE A PARIS,

Au Bureau du *Petit Courrier des Dames*, rue Meslée, n^o. 25;

Chez DONDEY-DUPRÉ Père et Fils, imp.-libr. du Journal, rue St.-Louis, n^o. 46, au Marais.

MARTINET, libraire, rue du Coq St.-Honoré.

A AMSTERDAM

Chez GABRIEL DUFOUR et Cie., libraires, sur le Rokin.

Les lettres et envois d'argent doivent être adressés francs de port.

MODES.

J'ai tout parcouru, j'ai vainement cherché quelques pensées neuves; il règne généralement une monotone uniformité qui vous ennuie, vous fatigue et finit même par influer sur votre imagination au point de vous décourager et de vous faire perdre le pouvoir de rien créer soi-même. — Quoi! nulle part une heureuse innovation! toujours le même fonds d'idées! On se donne seulement la peine d'en changer quelques détails, et de varier la manière de vous les présenter....

— Mais quel livre lisez-vous donc, ma chère Élise, qui puisse vous inspirer une si faible idée du génie des hommes, dit M^{me}. de Sainville à son amie, en l'écoutant prononcer une aussi sévère décision. — En effet, lui répondit en riant la jeune Élise, vous pouviez aisément vous méprendre sur le sujet qui me portait à faire de semblables réflexions; beaucoup de nos ouvrages nouveaux n'offrent aussi que des situations et des idées rebattues, qu'à l'aide de quelques grands mots ou de changemens de phrases, on nous donne pour des productions nouvelles. Mais nous sommes quittes alors pour regretter les instans d'ennui que nous aurons éprouvé en les parcourant. Hélas! je déplore en ce moment une stérilité de génie d'une bien plus grande importance. Mon amie, pourriez-vous croire que depuis quinze jours j'ai vainement cherché à trouver... une nouvelle et gracieuse forme de robe! J'ai été à plusieurs premières représentations, aux promenades, chez nos couturières les plus famées...; partout ces éternelles blouses se représentaient à ma vue, et pas le plus léger changement dans la coupe du corsage... Vous conviendrez qu'il y a bien là de quoi se désespérer.

Enfin, puisqu'il est décidé que la constance va devenir la vertu favorite de notre capricieuse divinité, il faudra bien l'imiter, ne fût-ce que pour rester fidèles à son culte.

Parmi toutes ces robes *uniformes*, j'ai distingué deux blouses d'une étoffe délicate, prise chez M. Berty: l'une était en bengaline *infroissable*. Ce grand mot exprime parfaitement le mérite de ce joli tissu. On a beau le chiffonner en cent façons, en le secouant légèrement il reprend toute sa fraîcheur et son poli. Cette étoffe est rayée, et la blouse était garnie de six rangs de pattes en satin assorti avec les couleurs de la bengaline. Les manches longues, mais prises dans le biais de l'étoffe, étaient traversées de distance en distance par des nattes assorties; et d'autres nattes, d'une plus petite dimension, masquaient les fronces du haut du corsage.

Une seconde blouse était formée en gaze athénienne. Cette étoffe, aussi rayée, est beaucoup plus légère et plus habillée que la bengaline. La garniture se composait d'un seul rang de feuillages. Ces feuilles sont disposées quatre par quatre, et forment une sorte d'étoile. Chaque feuille est d'une couleur différente, et toujours assortie aux rayures de la robe.

— On reportera des robes en organdi brodée. Quelques-unes offrent des broderies en colonnes, mais disposées de manière à traverser en biais le jupon. — Des fichus dont la pointe est arrondie et le tour brodé, une ceinture en organdi brodée : voilà de charmantes toilettes qui n'attendent qu'un beau soleil de printems pour se montrer au jour.

— Les robes en batiste écrue cannelée ou quadrillée sont toujours très-distinguées et les mieux portées comme robes négligées. On les garnit de trois volans, au-dessus desquels on forme trois plis. Ces six garnitures se placent à égales distances, à deux ou trois pouces d'intervalle. — Corsage blouse et toujours blouse, hors pour les robes blanches, enjolivées de crevés, qui commencent à reparaitre, et dont le corsage suit toujours à peu près la disposition de la garniture du jupon. Il est irrévocablement arrêté que tous les corsages se feront en blouse.

— On forme de charmans chapeaux en paille de riz, dont la passe est doublée d'un biais de tulle blanc. Ce biais n'est pas mis à plat sur la paille; il forme une espèce de bouffante qui est retenue par de petits rouleaux en satin très-rapprochés les uns des autres; de sorte que le dessous du chapeau représente des crevés en tulle qui seraient marqués par des liserés en satin. Une même disposition de tulle et de satin forme un demi-croissant sur le derrière de la tête. Sur le devant deux plumes blanches panachées; un nœud en tulle et satin, dont les bouts pendent assez bas, est attaché sous un des côtés de la passe; des brides flottantes en tulle liserée en satin : voilà un des plus nouveaux et des plus jolis chapeaux que nous ayons vus.

Rien de plus généralement adopté par nos modistes que les branches de bois dont elles ont eu la singulière idée d'orner la tête de nos chapeaux, soit en paille soit en gaze. Heureusement la mode est bien un *oiseau sur la branche*, aussi nous doutons qu'elle se soutienne long-tems sur cette bizarre fantaisie.

LA CATARACTE.

(Suite).

IL s'écoula beaucoup de tems avant que je reprisse mes sens; à la fin cependant il me sembla que je me réveillais d'un long

et pénible sommeil; mais il me fut tout-à-fait impossible de m'expliquer alors ce que j'étais et où je me trouvais. L'effe de ce que je venais d'éprouver avait été tel que je n'avais pas conservé la moindre idée de mon existence passée, et que le présent m'était tout aussi étranger. J'étais comme un homme qui serait venu tout à coup à la lumière avec l'usage de toutes ses facultés. Je ne sais si je me rends bien intelligible dans ce récit imparfait de l'événement qui m'est arrivé; mais je compte sur l'indulgence de mes lecteurs en faveur de la nouveauté de la situation et des sensations que j'ai à décrire.

Je portai mes regards tout au tour du lieu où je me trouvais, et je reconnus que j'étais couché sur un lit grossier dans une chambre petite, mais bien aérée. Par degrés je repris la conscience de mon être et de mon individualité; mais il me fut tout-à-fait impossible de comprendre comment je me trouvais dans une pareille situation. N'ayant pas le moindre souvenir de mon embarquement sur le fleuve, de mes craintes, de l'horrible situation à laquelle j'avais été livré, ni de la chute de l'Ohiopyle qui m'avait englouti. Je regardai autour de moi dans l'espoir d'apercevoir quelqu'un qui pût me dire où j'étais et comment j'étais arrivé dans un tel lieu; mais je ne vis personne. Je pensai ensuite à me lever et à sortir pour chercher les habitans de la maison; mais lorsque je voulus l'essayer, je reconnus que mes membres étaient trop faibles pour me porter; la patience était donc le seul parti que j'eusse à prendre.

Bientôt je retombai dans ma première insensibilité, et je demurai encore long-tems dans cet état. J'avais parfois pourtant quelque perception de ce qui se passait autour de moi. Mon esprit se rappelait d'une manière incertaine qu'un vieillard m'avait assisté et qu'une femme m'avait donné ses soins. Un jour que j'étais étendu sur mon lit dans une immobilité presque complète, je vis cette aimable créature s'approcher de moi, je sentis ses doigts se poser doucement sur mon front; et quoique cette pression fût extrêmement faible, l'impression qu'elle me fit éprouver parcourut toutes mes veines, et se grava dans mon souvenir. Le son de la voix de cette jeune fille, lorsqu'elle adressait quelques mots au vieillard, me paraissait la plus charmante musique. Ses regards pleins de feu, tempérés par la sérénité d'une âme pure, se reposaient sur moi avec une expression de charité et de bienveillance dont je n'eusse pu jusque-là me faire aucune idée. Durant tout le

tems de ma maladie, ses doigts aussi blancs que l'albâtre, ses beaux yeux bleus, brillant du plus doux éclat, et le son de sa voix divine furent sans cesse présens à mon imagination malade, et exerçaient sur moi l'influence la plus agréable.

Les nuages qui avaient obscurci mon esprit et ma mémoire s'évanouirent enfin. J'étais encore capable de sentir et de me rappeler une grande partie des circonstances de mon accident; mais il ne me restait qu'une idée confuse de ma chute et de la frayeur que j'avais éprouvée. Je désirais plus ardemment que jamais la présence d'un être avec lequel je pusse converser sur cet étrange événement, et qui fût dans le cas de me donner quelques explications sur des choses qui m'étaient totalement inconnues. Ayant recouvré mes forces peu à peu, j'essayai de me lever, et j'y réussis; alors je me mis à examiner la chambre où l'on m'avait placé, mais je n'y aperçus personne; ce fut avec toute la peine du monde que je parvins à me revêtir de mes habits qui avaient été déposés sur un siège. Lorsque j'en fus venu à bout, je commençai mes recherches: j'entrai d'abord dans une chambre voisine, mais avec la plus grande précaution, dans la crainte de pénétrer dans un lieu dont l'accès fût défendu. Mais cette chambre ne recélait aucun habitant. J'étais sur le point de me retirer lorsque l'aboïement d'un chien attira mon attention et que j'aperçus mon vieux Fanor; sa joie était au comble, il faisait autour de moi mille sauts et mille gambades, et ses yeux exprimaient le bonheur et la joie. J'étais occupé à le caresser, lorsqu'en me retournant je fus frappé de la vue de la belle créature qui avait si fortement agi sur mon imagination, et qui maintenant donnait le bras à son père, vieillard vénérable, en tenant à la main un panier de fleurs. Je restai muet à la contempler, sans savoir quel effet magique m'ôtait ainsi l'usage de la parole. Mes lèvres n'essayèrent même pas d'articuler un seul mot. Ce fut elle qui me parla la première, elle exprima son contentement de voir que je pouvais enfin quitter mon lit, mais elle me gronda d'en être sorti sans permission. Je suis maintenant, dit-elle, votre médecin, et je vous promets que j'userai du droit que j'ai sur vous en cette qualité avec toute la rigueur possible. Son père l'interrompt. Ce n'est pas ainsi que nous devons traiter notre hôte; il ne doit point y avoir de sujétion pour lui dans les soins que nous lui donnerons. Il est notre hôte et non notre prisonnier. J'avais recouvré l'usage de la parole, et j'offris à ce respectable

vieillard l'expression de ma reconnaissance et du regret que je ressentais de lui avoir causé un si grand embarras. Je fus interrompu par quelques mots bienveillans qu'il m'adressa et qui furent répétés d'une manière encore plus amicale par sa charmante fille.

Le jour suivant je priai le vieillard et sa fille de vouloir bien satisfaire à mes questions. Ils sourirent et voici ce que j'appris d'eux : le vieillard avait un fils qui, en passant auprès de la chute d'Ohiopyle, quelques jours auparavant, avait entendu sur le soir les hurlemens et les lamentations d'un chien, et qui, étant descendu au fond du précipice, m'avait aperçu sur le bord du torrent, arrêté par des joncs et quelques racines d'arbres. Il avait eu beaucoup de peine à me tirer de cette situation; mais y étant parvenu, il m'avait transporté dans la maison de son père, où j'étais demeuré couché plusieurs jours jusqu'à ce que les soins et les attentions multipliés de sa fille (car ce vieillard était trop vieux pour me secourir, et son fils avait été obligé de quitter la maison pour une affaire urgente), m'avaient remis sinon en santé, au moins dans un état assez supportable. Tels sont les faits que je recueillis de la propre bouche de mon hôte et de celle de sa fille. Mais tous deux avaient eu le soin de passer légèrement sur les choses dont la connaissance eût semblé appeler ma gratitude ou solliciter mes éloges. Mon hôte était un fermier de Pensylvanie qui, victime des coups du sort et de la fortune, s'était retiré dans ce lieu où les efforts et le travail de son fils subvenaient aux charges du ménage et soutenaient sa vieillesse. Au bout d'un ou deux jours, ma santé s'améliora tellement, que j'obtins la permission de faire un tour de promenade dans le petit jardin qui entourait la cabane. En contemplant l'heureuse situation de cette retraite et les charmes qui y étaient rassemblés, je soupirais en pensant que bientôt je serais forcé de la quitter. Il ne me restait plus, avant mon départ, qu'à trouver le moyen de prouver ma reconnaissance à mon hôte bienfaisant; je fus long-tems à savoir de quelle manière je la lui témoignerais. J'éprouvais la peine la plus vive à la pensée de me séparer du vieillard, de sa fille charmante et remplie de bonté. *Je ne puis faire autrement*, m'écriais-je à chaque minute. Cependant quel bonheur je trouverais dans ce séjour délicieux ! Peut-être que la jeune fille... Pourquoi ne serais-je pas heureux ?

Je suis marié maintenant, et il n'est pas besoin de dire à qui ;

la cabane et son toit de chaume ont encore le même attrait pour moi, et j'y suis attaché de plus par les liens de l'amour, de la paternité et du bonheur. Je l'habite depuis neuf ans, mes enfans m'entourent, mon épouse m'aime et son père est heureux de notre bonheur. Son frère réussit dans les affaires qu'il entreprend, et personne de notre famille n'est mécontent ni dans le besoin. Souvent j'adresse à Dieu des actions de grâce pour la félicité dont il m'a comblé, et je me rappelle avec transport le jour où je fus précipité dans les eaux de la cataracte d'Ohiopyle.

THÉÂTRES.

OPÉRA-COMIQUE.

Quelques Réflexions sur les représentations à bénéfice, à propos de celle de M^{me}. DESBROSSES.

UNE représentation à bénéfice est devenue de nos jours une véritable récompense pour les longs services rendus par les vétérans des armées de Melpomène et de Thalie ! Il ne s'agit rien moins que de recueillir dans une soirée environ *quinze ou vingt mille francs*. Et que faut-il faire pour cela ?... Rien, ou presque rien : une ou deux visites à des camarades de quelque autre théâtre, soit supérieur, soit égal, soit inférieur. On ne regarde ces jours-là ni aux courbettes, ni aux mésalliances. L'acteur du grand théâtre qui daigne rendre ce léger service sait bien d'ailleurs que c'est un *prêté-rendu*, que tôt ou tard il aura droit aux mêmes égards ; le coryphée d'une scène moins relevée aime à se lancer sur un théâtre plus distingué, qui est pour lui comme un monde nouveau. Or donc, chacun y gagne quelque chose, si ce n'est le pauvre public qui paie ce jour-là 8 francs, au lieu de 2 francs, une modeste place au parterre, souvent bien contestée, plus souvent encore bien peu contestable. En effet, rien ne sent plus l'étiquette et la cérémonie que ces sortes de représentations, où l'on ne voit que des toilettes d'un genre sévère, où les autorités théâtrales affectent de se placer au premier rang pour faire acte de présence, et comme pour dire aux camarades de service : *Vous nous voyez, nous voilà !* Au parterre, au balcon, ce sont des chuchotages éternels. Toutes les lorgnettes, tous les lorgnans sont occupés. Vois-tu M^{me}. Dur.... dit l'un ?... Oui, avec M. T.... Ils ne vont jamais l'un sans l'autre. Et cent autres remarques, cent autres petites critiques qui doublent ainsi le plaisir du spectacle dans la salle et sur la scène. Il est seulement dommage que

dans ces jours consacrés au triomphe de l'art théâtral, l'administration ou le bénéficiaire n'augmente pas l'éclairage, qui, de bonne foi, est tant soit peu mesquin, bien qu'opéré par le gaz. Il serait tout simple d'avoir, dans de pareilles circonstances, des lustres auxiliaires, disposés de manière à donner de l'éclat à la toilette des dames, qui ne peuvent sans cela tirer le moindre avantage de l'élégance de leur parure.

Le choix des pièces qui composaient la représentation de ce jour, n'avait rien de bien merveilleux; l'éternel *M. Deschalumeaux* est venu, sous les traits de Potier, débiter des lazzi de carnaval, qui n'ont guère amusé personne. La pièce, d'ailleurs froide par elle-même, a été jouée avec fort peu d'ensemble; on n'est pas plus pesant que Dessarts dans le rôle de Villars: Potier était mal costumé; on voyait qu'il ne se trouvait pas dans sa sphère.

La jolie pièce de *Deux mots dans la forêt* a paru délicieuse à la suite du Héros de Brive-la-Gaillarde. Mademoiselle Bigottini a joué avec la plus heureuse intelligence le rôle de la jeune fille; décence, grâce, candeur, elle n'a rien laissé à désirer. Quant à Mme. Desbrosses, la reine de la fête, elle a su retrouver toute cette verve de débit et de geste qui, pendant près de 50 ans, l'ont fait goûter du public. On a seulement remarqué, lors de son entrée en scène, que tout en remerciant l'assemblée des marques de satisfaction qu'elle en recevait, elle promenait un œil scrutateur dans toutes les parties de la salle, qu'elle semblait ne pas trouver encore assez garnie. En vérité, madame Desbrosses! c'était cependant bien honnête, et, quoi que vous valiez, vous n'aviez pas droit d'exiger davantage!!!

Que dire de l'*Habit de Grammont*, vieil opéra, fort ennuyeux à une ou deux scènes près? La belle voix du *Revenant Martin*, qui un moment s'est trouvée en défaut d'une manière toute scandaleuse; les jolis pas des favorites de Terpsichore, mesdemoiselles Fanny Bias, Paul Montessu, Hullin et Gosselin; les mouvemens disproportionnés du grave et malgracieux Albert; la danse légère et facile du petit Ferdinand; les tours de force de l'aimable et incomparable Paul; enfin, le cortège fort nombreux de messieurs les comédiens, parmi lesquels on a été fort étonné de ne pas apercevoir le successeur d'Elleviou, M. Ponchard; rien n'a pu ramener sur le compte de cette représentation un bon nombre de spectateurs qui, en somme, ont paru se retirer fatigués de la séance et mécontents d'avoir payé si cher pour voir si peu de choses qui en valussent la peine! *Avis aux lecteurs*, c'est-à-dire aux bénéficiaires qui ne savent pas ou qui ne peuvent pas mieux choisir les pièces et les acteurs.

A ce Numéro est jointe la planche 130.